ANDRÉ DE SÉIPSE

Lettres d'un Solitaire
sur les Maux
du Temps

Cinquième Lettre

Que le véritable Honneur est dans la Vérité

PARIS
P. OLLENDORFF

Prix : 50 centimes

DU MÊME AUTEUR

Lettres d'un Solitaire sur les maux du Temps

I. — **BARBÈS**, une brochure . . . . 50 cent.

II. — **JULES LEMAITRE**, une brochure. . . . . 50 cent.

Que le véritable Honneur est dans la Vérité

ANDRÉ DE SÉIPSE

LETTRES
D'UN SOLITAIRE
SUR LES MAUX DU TEMPS

Cinquième Lettre

Que le véritable Honneur est dans la Vérité



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1900

LETTRE

Que le véritable Honneur est dans la Vérité, et qu'il ne se sépare pas du droit Usage de la Raison

M. de Séipse avait un ami d'enfance qui servait dans la marine de guerre. Après l'arrêt de Rennes, il en reçut une lettre, où se trahissait la douleur d'un cœur droit, au spectacle de l'injustice.

« Ce qui m'afflige le plus, disait-il, c'est que toute l'armée se félicite de la condamnation, et s'en réjouit comme de son triomphe. Elle y voit un hommage qui lui est rendu. La haine des Juifs y est générale : elle ne se cache pas ; elle s'honore d'être publique ; elle passe sous le couvert d'un amour passionné pour la Patrie. Je suis frappé d'un état d'esprit qui rend la raison suspecte, et qui trouve au mensonge une excuse dans la violence. A l'heure qu'il est, il n'y a peut-être pas dix officiers sur mille pour penser comme vous et moi sur le devoir militaire. J'en voudrais douter ;

et je ne puis. Entre les meilleurs que je sache, et même les plus fidèles à la République, j'en vois maintenant qui hésitent à détester dans les soldats ce qu'ils détesteraient en tout autre homme. Comme ils ne veulent pas qu'on énerve l'armée de la France, ils ne veulent pas croire qu'elle compte des membres gâtés ou indignes ; et comme ils ne veulent pas les voir, contre toute évidence, ils ne les voient pas. Bien pis : s'il est des coupables, si on les leur montre, si on les force de le reconnaître, ils ne veulent pas qu'on le dise. Pour ne pas les punir, ils nient qu'il y en ait ; et pour n'avoir point à retrancher d'un si grand corps quelques parties criminelles, ils condamnent ceux qui les ont convaincus, après les avoir accusés du crime. Le croirez-vous ? mon ami le plus cher, qui est aussi le vôtre, Céran, que je n'avais pas vu depuis cinq ou six mois, je l'ai trouvé non moins animé contre les défenseurs de l'innocence et de la justice, que le sont toutes ces âmes brutales, où l'amour de la Patrie n'est qu'un prétexte offert à la haine et à la brutalité. Cet esprit ferme et précis jusque-là, repousse la vérité. Il l'écarte parce qu'elle le blesse. « Il ne sait pas, dit-il, si Dreyfus est innocent ou coupable. — Vous devriez le savoir, lui répliquai-je. — Ce n'est pas mon affaire. — C'est la vôtre ; ou ne prenez pas parti. — Il est tout pris. Il ne s'occupe pas de Dreyfus ; mais il est en fureur contre ceux qui le défendent. Il ne peut admettre qu'on ose, comme tel anarchiste, traiter tous les militaires de scélérats Sans doute, lui dis-je, mais à qui la faute ?.. »

Plein de chagrin qu'un homme comme Céran nourrît un tel préjugé contre le droit que ne perd jamais la vérité de se faire connaître, M. de Séipse répondit à son ami par une lettre qui, dans sa pensée, s'adressait à tous ceux qui croient possible de séparer l'honneur de la justice ; ou que l'armée puisse préférer honorablement le mensonge au vrai quel qu'il soit, et qu'il puisse lui nuire.

LETTRE

Vous le savez, mon cher ami : j'ai pour notre Céran une estime égale à celle que je vous porte. Je revois le temps où nous étions enfants tous trois ensemble : à cet âge où l'on se devine, l'on apprend à se pourtant connaître mieux qu'on ne fera jamais ensuite ; et l'on se trompe peu les uns sur les autres, parce qu'on y est sincère même dans les moments où l'on cherche à se tromper. Trop peu d'années nous séparent de cette époque, pour m'en faire douter : Céran est à mes yeux ce qu'il est resté aux vôtres ; et je le vois toujours comme vous-même, qui ne l'avez pour ainsi dire pas quitté. Je le crois vraiment bon, droit, honnête, et je dirais juste. Vous êtes tous deux les vivants modèles que je m'offre sans cesse de la profession des armes, et mon esprit vous prend toujours à témoin contre ceux qu'il voit la déshonorer.

Il me serait insupportable de penser qu'un homme comme lui brisât avec le droit et la justice. Je ne puis douter de ses intentions. Je ne

puis me résoudre à soupçonner sa bonne conscience. Il faudrait que je m'en prisse à son amour de la vérité, et que j'en crusse le sens dérangé en lui pour je ne sais quelle cause. Or, rien ne me serait peut-être plus sensible que cet égarement en un si bon esprit. Je l'ai toujours cru bon géomètre : et je dis géomètre de cœur, comme d'esprit. En général, on entend peu la géométrie en ces matières. Il faut que je vous en explique la sorte.

Mon idée principale, comme je vous l'ai déjà dit, est que de notre temps la raison est corrompue en ses voies et en son fond. La France n'est point la nation perdue d'honneur, que les autres peuples osent prétendre, eux qui sont tous, outre les leurs, chargés de tous ses crimes. Mais la France, il est vrai, perd un peu la raison, depuis un assez bon nombre d'années. Or, la France ne connaît pas de milieu : quand elle n'a plus sa raison, elle n'a plus rien qui la guide ou la tienne : elle est frénétique, furieuse, hors de soi. Elle n'est plus la France. Les autres peuples qui ont des principes divers, et leur intérêt pour constante règle, méconnaissent alors la France avec rage, parce que la trouvant hors de raison, ils ne la reconnaissent en effet plus. Selon que la passion l'emporte d'un côté ou de l'autre, la France peut aller, du jour au lendemain et du matin au soir, d'un crime affreux à un autre crime son contraire, — mais en se faisant, ici et là, une espèce de gloire d'être dans le crime : pour tout dire, en y restant sincère.

Il n'y a point de danger plus terrible : cette sincérité foncière du peuple est de nature à lui tout permettre, et à ne pas lui laisser même le souci de chercher une excuse. C'est proprement la vengeance de la raison perdue, qu'elle est folie. Tout le monde sait que les pires fous sont les plus logiciens, et s'ils croient faire le bien il n'est mal qu'ils ne puissent faire.

N'importe quel pays au monde peut être déraisonnable, — et l'a été. La plupart même des peuples ne raisonne point, ou déraisonne sans grand éclat : c'est aussi sans trop de dommage : car pas un d'eux ne perd tout, en perdant la raison. C'est qu'il n'en est pas un où la raison soit si impérieuse qu'en France. C'est la puissance ordinaire de la raison, en France, qui fait l'immense excès de la déraison. — Quand la France est folle, elle veut faire système de sa folie : géomètre comme elle est à l'état de santé, elle délire géométriquement et va jusqu'au bout de la démence. Enfin, dans ce peuple à l'esprit rigoureux et clair, le crime est une erreur de jugement. Ils ne l'ignorent pas, les maîtres fourbes qui ont conduit, de tous temps, la France à ses crimes : ils n'y ont jamais réussi qu'en lui enseignant à déraisonner. Ils ne se sont adressés à la violence des instincts qu'après avoir irrité toutes les préventions de l'esprit : ils n'ont soulevé la lie et la boue populaires qu'après s'être fait patiemment un chemin dans les préjugés et la crédulité du peuple. Ils ne l'ont conduit aux crimes de l'action, qu'en détournant le cours de ses pensées. Le grand moyen des vio-

lents, en France, a toujours été un long usage du mensonge. Et quand la France ne sait plus distinguer le vrai du faux, le triomphe des fourbes commence : Ils n'ont plus pour l'assurer qu'à sceller leur alliance avec la nation par quelques violences : elle se précipite dans la voie qui lui est ouverte ; où qu'elle mène, elle la juge bonne parce qu'elle y est envoyée : et de toutes parts, enfin, la France déraisonne avec raison.

De là, les injures atroces qu'on lance si souvent à ce peuple : il fait peur. Ses crimes ne lui semblent pas assez être des crimes. Il s'établit trop à l'aise dans ses excès comme dans la mesure même qui lui est habituelle. Et on le hait, faute de savoir qu'en penser. « Nation de singes et de tigres », s'écrie un ennemi forcené : il ne sait pas jusqu'où il dit vrai, dans son insulte ; en effet, quand ils sont tigres, les Français sont leurs propres singes, attendu qu'hommes entre tous les hommes, ils se parodient eux-mêmes lorsqu'ils manquent à l'humanité.

Phénomène merveilleux et unique : quand la France déraisonne, elle se pervertit. La plupart des autres peuples se gâtent en raisonnant ; ils se font plus durs, plus étroits, plus avares. La France n'est jamais si bonne qu'en ses bons raisonnements. Elle est alors fraternelle à tous les hommes. Dans ses époques glorieuses, l'esprit de la France a toujours été l'admirable géomètre qui conclut du Français à l'homme, et de l'intérêt national à la justice universelle. Voilà ce que la France a seule pour le monde ; et par où le monde la distingue entre toutes les nations. Mais en elle le

cœur est corrompu par la raison. Et c'est aussi en quoi elle est unique.

La France ne peut se passer de penser droitement. En elle, les idées droites font les sentiments justes. Elle n'est méchante et inique que si ses idées ne sont plus claires. Quand elle n'est plus de force à découvrir l'erreur, elle y tombe aveuglément. Le mal ordinaire de la France est une maladie de l'esprit : c'est la manie de la trahison et la fureur de se croire trahie. Tous les fourbes excitent le réveil de ce mal ; ils en provoquent les accès ; ils les multiplient ; et quand ils en déchaînent amplement la démence, ils ont la victoire. Ils n'en veulent pas plus : à peine sont-ils les maîtres, ils calment la malade par les anciens remèdes de la folie : les prisons, le bâillon et l'échafaud.

Voilà le complot véritable, cent fois renouvelé contre l'esprit de la France. Et jamais peut-être ne l'a-t-on mieux machiné qu'à la faveur de la terrible affaire, et qu'en se servant des Juifs pour faire perdre la raison à tous les Français. Que nous faut-il combattre de toutes nos forces, sinon la ruse de ces fourbes, qui, pour tout obtenir de la patrie, ont entrepris de l'amener au délire? Quand les conjurés seraient tous colonels et généraux, ils sont tous les ennemis capitaux de la France. Qu'ils soient ceux de la République, il n'y en a pas le moindre doute. Ils n'obéissent plus qu'avec arrogance. A toute occasion, ils ont l'air de mettre le marché en mains. Point d'ordre qu'ils ne discutent, et leur obéissance est une espèce de mépris.

L'armée ose faire figure d'un parti, ou se la laisse donner. Et ils oublient, ces misérables, que la Convention a déjà coupé la tête à vingt d'entre eux, qu'ils soient sincères ou non. Napoléon en a frappé le double et Richelieu trois fois plus. Mais cent ans, et trois siècles même, en sont la preuve : on a beau marquer du fer les lois dans cette sorte de têtes, il est impossible de leur en donner la mémoire. Comme les pères n'ont rien appris, les fils ont tout oublié.

Il y a, dans l'armée de la République, 6 000 officiers élèves des Congrégations. C'en est donc 1 sur 4 à peu près, — le corps entier se montant à 27 000. Sur les 6 000, plus de la moitié sort des familles émigrées, que le peuple de France a trouvées contre lui sur tous les champs de bataille de l'Europe, pendant vingt-cinq ans. Ces gens-là prétendent servir la France, et ne pas se soucier de la République. Cette distinction honteuse et ridicule leur fait une espèce de religion ; et c'est le lien qu'ils ont entre eux. En fait, comme l'Église qui les forme, ils ont la haine profonde, invétérée, héréditaire de la Révolution. Et loin de s'en cacher, si ce n'est pour obtenir les grades, ils se vantent hautement de haïr la République, dont les troupes sont placées sous leurs ordres, qu'ils ne commandent que grâce à un mensonge, et qu'ils n'ont pas honte de mentir, pour commander.

Quel sens y a-t-il à dire qu'on sert la France, sans servir la République ? Quel sens à se flatter d'aimer la France, quand on hait la Révolution, —

puisque la Révolution est l'âme, le corps, l'alpha et l'oméga de la France? — Hoche, Saint-Just, Championnet ce soldat admirable, La Tour d'Auvergne ce noble héros, tous ces vrais Romains, tous ces esprits droits et ces cœurs héroïques, tous ils eussent ri de mépris à la prétention qu'on distinguât devant eux la France de la République.

Sur les bords du Rhin ou de la Sambre, sur le Danube ou à Quiberon, ils auraient montré du doigt les armées ennemies, et auraient dit seulement : « Menteurs! tartufes! Où dis-tu qu'est la France ? Est-ce toi et ta poignée de beaux fils, qui commandez à tous les Kaiserlicks de la terre, Anglais, Espagnols, Prussiens, Russes, Allemands? — Ou nous, ici, ces douze armées sorties du sol le jour de l'invasion, ces trois millions d'hommes ivres d'être les seuls libres, les seuls justes, les seuls nobles, et de porter avec la gloire, la justice et la liberté du monde? »

Voilà ce qu'ils eussent dit, ces héros. Ils n'auraient pas mis leur honneur à défendre Mercier, Roget, et ce misérable Voulet, qui n'est qu'un assassin infâme. Et ils n'eussent pas soutenu que l'armée de la France n'est l'armée, qu'à la condition de confondre en ses rangs Henry et Picquart, Esterhazy et Hartmann, Roget et Sébert, Voulet et Klobb, le mensonge et la vérité, le faux témoin et l'homme de parole, l'imposteur et le savant, l'assassin et le héros de probité.

La troupe des mercenaires et la société des brigands ont de ces indulgences. L'armée de la France n'en a pas besoin, ni de suivre les lois par où se

conservent les bandes. Car la France a besoin de soldats, et non pas de... Vous m'entendez ; et vous savez le nom qui convient aux soldats des bandes.

Qui le nie? Il faut à la France une armée triplement forte, parce que la France, en tout temps, est menacée, et en elle, la République, l'homme libre, et l'ordre juste qui ne sera peut-être pas celui de l'avenir, mais qui doit l'être. Une nation puissante peut seule accomplir un semblable destin ; et seule elle peut le faire respecter. Mais ce n'est pas par le moyen d'une armée jalouse de ses fourbes, de ses parjures et de ses assassins.

Est-ce l'armée de la République, celle que doivent lui donner six mille élèves des bons pères, tous aux pieds de leur roi et de Rome papale, — ces deux cadavres effrayants et burlesques? Car enfin, leur ombre de prince est un petit fripon, qui n'a pas une goutte de sang français ; et qui prétend faire larcin du plus grand peuple de la terre, comme un filou fait d'une bourse, dans la cohue d'une assemblée tumultueuse ; et leur pape n'est plus qu'une momie couverte d'inscriptions, qui n'a plus qu'un tombeau dans Rome, — Rome ayant fait enfin retour, — gloire à toi, Jupiter, — à l'Italie et le Capitole aux fils de la Louve.

Sont-ce les 6 000 officiers, qui croient reprendre Metz et Strasbourg en consacrant la France au Sacré-Cœur, et entrer dans Berlin en faisant à Paris un massacre de juifs ; ces 6 000 fils, frères, gendres ou parasites de tous les grands propriétaires, de tous les patrons, de tous les plus durs rentiers et les plus impitoyables possesseurs de la

fortune ; sont-ce eux, dites-moi, qui vont inspirer la confiance sacrée, le dévoument et l'enthousiasme de la victoire à ce peuple railleur, qui les déteste et qu'ils détestent, qui ne les comprend plus et qu'ils ne comprennent pas ; à ces ouvriers qu'ils condamnent à mort pour un sou, comme eussent fait leurs pères pour un manque de respect ? Allez demander aux dix mille soldats du Creusot ce qu'ils feront demain, si on les mène au combat sous le général Schneider. Demandez-le-leur, enfin, et craignez la réponse : les fusils la feront. Un peuple en armes ne peut pas avoir pour chefs les ennemis du peuple. Que les bons pères le veuillent ou non : le peuple de France est le peuple de la Révolution. Et les fils des bons pères, qui ne haïssent rien depuis plus de cent ans que la Révolution, ne peuvent pas commander au peuple de la Révolution.

Que les anarchistes, et quelques autres violents avec eux, soient coupables de traiter tous les officiers de scélérats, — je l'accorde. Mais ils ne le sont pas plus que ces officiers quand ils insultent tous les protestants, tous les esprits libres, tout l'Institut, tout le Parlement, tout ce qui veut la justice en France, quand ils les traitent, dis-je, de traîtres, de vendus, de je ne sais quoi de plus injurieux, s'il est quelque chose encore. Et même si ce sont des juifs qu'ils insultent de la sorte, ils n'en ont pas le droit.

Même si Dreyfus était coupable : même alors il serait injuste, et d'une âme ignoble d'imputer le

crime d'un seul à tous les juifs. Or, son innocence est claire comme le jour. Enfin que ces grands défenseurs de l'armée répondent, eux qui insultent tout le monde. A Rennes, il y a donc eu deux officiers à vendre contre cinq ? — C'est beaucoup pour l'honneur de l'armée, s'il était là.

Où est-il cependant ? Nulle part ailleurs qu'où il est en tout homme : à être vrai, et à ne pas préférer le mensonge à la vérité, — surtout si le mensonge vous sert, et si la vérité, à ce qu'on croit, est pour vous nuire. L'honneur est à ne pas servir la France en haïssant la République : car c'est là une vile imposture, une finesse morale, une opinion probable, qui sied bien à des pères jésuites, et non à des soldats. Il ne se peut pas plus longtemps que la Société des Hauts Grades et la Société de Jésus forment une seule congrégation. Il faut séparer l'armée de l'Église, si on ne peut l'Église de l'État. La méthode des restrictions mentales, et des opinions probables ; les avis d'Escobar, et la permission de tuer pour une pomme, quand on sait s'y prendre et diriger l'intention ; toute cette politique est sans doute admirable en latin de cuisine et dans les Conciles du Vatican : mais le mensonge, la fourbe, le faux témoignage, les faux en écriture et le meurtre ont des noms trop clairs en français, et l'art de les tourner en vertus n'est pas utile à la République. L'armée n'a que faire d'être mise à l'école des quatre grands animaux, et des cent docteurs graves. Elle n'en a été que trop enseignée, à son insu. Dreyfus cent fois coupable, il n'y a que les bons pères pour faire croire que Paty de

Clam en est plus honnête homme ; qu'on s'en peut tenir davantage à la parole de Henry, croire à sa signature ; que l'honneur d'Esterhazy en mérite mieux d'être reconnu par ses compagnons d'armes ; que les perfidies de Mercier, de Roget et de toute cette troupe en sont moins perfides. Non, il ne sera pas dit que le triomphe même des imposteurs, doive être celui de l'imposture. Car, quelle qu'en soit l'issue, la vérité ne sera point mensonge, ni le mensonge vérité, au gré des menteurs. Ce n'est pas les noms qu'on leur donne qu'il faut changer avec impudence ; mais c'est Esterhazy, Paty de Clam, Roget, Voulet et Mercier qu'il faudrait que les bons pères changeassent ; et tant qu'ils n'en auront pas fait des hommes vrais et d'honnêtes gens, ils n'auront pas assez fait de leur en donner le nom : toute leur impudence n'y suffira pas ; et c'est d'elle, mes pères, qu'il vous faut obtenir ce miracle : car à moins d'un miracle vous n'y arriverez pas.

Jusque-là, on a le droit de les appeler des scélérats, tout fils soient-ils des meilleurs pères du monde. Et scélérats tous ceux qui les soutiennent. Il faut garder le titre de bons aux seuls pères qui les ont faits aussi scélérats qu'ils sont.

Il faut en juger ainsi, mes pères. Personne n'est libre d'en juger autrement ; pas même vous, mes pères. Un faux est un faux, quel que soit le faussaire : et s'il est de vos fils, il l'est deux fois sans doute, en comptant l'intention : car rien ne vous échappe, et vos mérites se doivent ajouter à ceux de vos élèves. Une insinuation perfide est une

perfidie, quel que soit le fourbe : quand votre Roget insinue que Picquart a détourné les fonds secrets, il est un fourbe perfide, et même le général des fourbes, pour ne pas lui faire tort de sa haute dignité : ce n'est pas moi, — c'est M. de Galliffet qui vous le dit. Quand votre Mercier détourne, tronque et communique des pièces secrètes, qui sont à l'État et non à lui, il viole toutes les lois : de quel droit, mes pères? Vous le savez peut-être : nous ne le savons pas ; il faut donc nous l'apprendre. En République, le principe de l'État est qu'une même loi règne souverainement, au même titre, sur tous les citoyens : votre général doit aller au bagne, puisque pour le même crime le simple soldat y va. Quand votre Négrier et cent autres menacent la République, ce ne sont que de misérables rebelles, des hommes sans honneur et sans foi : ils ont menti et ils mentent : d'où tiennent-ils la force, dont ils font un sujet de crainte pour la République? — De la République seule. Ils n'ont point prêté, comme dans les monarchies, serment de fidélité à un homme, entre les mains et au nom de cet homme même, mais ils l'ont prêté à la nation, qu'ils le sachent ou non, et elle est en droit d'exiger d'eux qu'ils y soient fidèles. A leur insu, ils doivent à la République tout ce qu'ils s'imaginent ne devoir qu'à la France ; et c'est se payer de mots, frappés à la monnaie et au coin des Jésuites, s'ils se flattent d'être rebelles à celle-ci sans être traîtres à celle-là.

Qu'ils se donnent de garde : ils jouent avec la foudre, et ne sont pas prudents. Un brusque re-

tour du peuple, qu'ils méprisent et qu'ils adulent sans mesure, les jettera contre terre. Le peuple en colère et s'avisant qu'il est dupe, en a fait fusiller d'autres qu'eux. Pour moi, ce n'est pas leur mort que je réclame : c'est leur mise sous le joug, et leur faction réduite à l'impuissance. Car, enfin, ce sont ces menteurs, ces rebelles, ces injustes, ces fourbes, ce sont des ignorants pareils à ceux-là qui ont mené la France à Sedan, et qui la feront tomber dans un Sedan nouveau, dix fois plus effroyable que l'autre, — un Sedan à l'espagnole, à la Weyler et à la Camara.

Est-ce là que veut aller la France, ou à Zurich et à Jemmapes? Toute la Révolution répond d'une seule voix. Ce n'est pas 40 000 juifs qu'il faut égorger pour rendre à la France son rang dans l'Europe. Ce n'est pas ainsi qu'on se remet, nation seule noble et juste, à la tête des nations avares et injustes. Pour l'œuvre de cet égorgement, le premier Régis, le premier Drumont, le premier général d'assassins venu en est trop capable. Mais, c'est 3 millions d'Allemands et 300 bateaux de guerre anglais qu'il faut vaincre, et mettre à merci. Ici, il n'y a ni Roget, ni Régis, ni Judet, ni Mercier qui tienne, — ni même Rochefort aidé de Boisdeffre et lui portant conseil : ce n'est pas ces héros de l'imposture, dont la France peut attendre le suprême service du plan, de la pensée et de la victoire. La guerre des antichambres, la poudre des sabliers, les marches, les surprises et le guet-apens des faux, voilà des campagnes où l'on peut passer maître, sans entrer dans Berlin. La France

ira-t-elle à Sedan, une seconde fois, et de son gré? Telle est la question. Si elle y consent, elle n'a rien de mieux à faire que de rester aux mains de Roget, de Gonse et de Mercier. Mais si elle s'y refuse, il lui faut des Hoche, des Kléber, des Championnet, voire des Masséna, quoiqu'il fût un peu voleur : mais il ne volait que l'ennemi, et il ne mentait pas.

Ce n'est point dans le mensonge, qu'on s'exerce à la victoire. Voilà ce qu'il faut comprendre. On n'est puissant dans les armes, comme dans les livres, qu'autant que l'on est vrai. La puissance est de l'esprit, en tous les ordres.

Je serais désespéré qu'un homme comme Céran fût d'un autre avis; qu'il trouvât des sophismes, des paradoxes, des restrictions pour laver les crimes des mauvais soldats, sous couleur que la France a besoin de soldats. Oui, sans doute : mais elle n'a besoin que de braves, de droits et loyaux soldats. Elle n'a que faire des autres. Elle n'a que faire des généraux de la Compagnie de Jésus : qu'ils aillent en retraite dans les mille couvents de l'Ordre. Leur place y est marquée.

Céran ne peut méconnaître la vérité. S'il manque à la justice, c'est qu'en lui la raison est faussée : car il se flatte d'être toujours juste. Je ne désespère de rien plus que de cette erreur-là. En ce cas, la passion de la patrie est en train d'étouffer l'intelligence de la patrie. Le mauvais esprit a perdu tous les peuples. Quand ils ne veulent plus que 2 et 2 fassent 4 pour eux, comme pour tous les

autres, le monde, qui n'a qu'une arithmétique, compte sans eux. On ne méprise pas la raison : le mépris qu'on en fait vous jette sous le sien. C'est l'aiguille aimantée qui s'affole ; le navire n'a plus de compas ; au milieu de la brume épaisse, le ciel ne donne plus le Nord ; plus de route ; plus de vue ; plus d'aide ; plus rien : sur le premier récif venu, le bateau va couler en deux minutes.

On ne fera rien sans intelligence. Loin d'elle, on se bat, on crie, on se déchire dans la nuit. Le problème, pour la République, consiste à remplacer l'Église par l'esprit à la tête de l'armée, et à y substituer des hommes vrais aux Jésuites. Ce n'est pas avec le Sacré-Cœur, c'est avec l'intelligence que la France sera sauvée. L'armée n'a que faire de messes : il lui faut le calcul. Que les généraux sachent leurs prières, je le trouve bon : mais qu'ils apprennent d'abord à bien penser. Ils découvriront peut-être quelle force morale a la vérité. Ils ne croiront plus qu'on puisse mentir avec honneur, fût-ce contre un juif, ni qu'on puisse être, contre un juif, parjure de bonne foi. Ils apercevront un usage rigoureux de la pensée, et qu'il n'en est pas de vrai à moins du juste.

Les hommes comme vous, mon ami, et comme Céran, ont toujours représenté à mes yeux le type de l'officier républicain : du soldat brave en conscience, comme en action ; plein de mérite et de réserve ; modeste dans le dévouement ; capable de commander et sans amertume de n'être pas appelé au commandement. Si des hommes faits sur ce modèle, et comme Céran m'a paru l'être, les seuls

où je retrouve les armées d'il y a cent ans ; si, dis-je, ils excusent Henry et Mercier ; s'ils vantent Roget ; s'ils louent Voulet et s'ils admirent Boisdeffre ; si cette troupe de criminels, de fourbes et de niais trouve grâce devant eux ; s'il en est ainsi, je l'appelle un désastre. Et je le crois irréparable. Alors oui, la France court à sa perte ; et la République est déjà perdue.

Les temps du calcul sont venus. La pensée n'est pas le tout de l'homme ; mais il n'est rien de grand sans elle ; et la force, désormais, dépend étroitement de la pensée. On ne sépare plus l'esprit de la force : c'est une morale vaine. Sans raison il n'y a point assez de vertu. Le plus grand des crimes contre une nation est d'y régner sans avoir une pensée digne d'elle. Ce crime contre la patrie est celui de l'armée ; et c'en est un aussi contre elle-même. Tout le mal vient de là. L'armée n'est sous nos yeux qu'une force sans pensée, qui s'emploie aux mains d'hommes aveugles contre le vrai et contre le juste. Pour rendre à l'armée sa force, il y faut rétablir la justice ; et pour lui rendre la justice, il y faut abattre le mensonge, et y restaurer la vérité.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39069.

